

Danses à partager

Nayla Naoufal

Number 157 (4), 2015

Vivre ensemble

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79793ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Naoufal, N. (2015). Danses à partager. *Jeu*, (157), 31–35.

Bals, flash mobs, sculptures interactives.... De nombreux chorégraphes contemporains font danser le grand public. Au-delà de la médiation culturelle, certaines de ces propositions participent à l'instauration d'un rapport réinventé aux autres, créant du lien social et poétisant les lieux urbains.



Le Bal moderne de la 2^e Porte à Gauche, qui s'est tenu sur la Place des Festivals en septembre 2009, à l'occasion des Journées de la culture.
© La 2^e Porte à Gauche

DANSES À PARTAGER

Nayla Naoufal

« On danse le plus souvent pour être ensemble », écrit Georges Didi-Huberman. Et c'est le cas depuis au moins le néolithique, les humains s'y livrant déjà à des danses collectives. Célébrer le retour du printemps et les moissons, apaiser les dieux ou la nature, marquer le passage à l'âge adulte ou la mort des membres de la communauté, autant de rituels qui renforçaient le sentiment d'appartenance à la communauté. De nos jours, la danse pratiquée en groupe est surtout un loisir : tango, swing, salsa, baladi, danses en ligne... La danse contemporaine n'est toutefois pas en reste : des chorégraphes contemporains concoctent des manifestations où des « non-danseurs » sont invités à se mouvoir et à s'éprouver en collectivité. Participant à la réinvention du corps social, ces initiatives sont de nature à contribuer à l'apprentissage d'un vivre ensemble.

Conçu en 1993 lors du Festival Paris quartier d'été par Michel Reilhac, l'ancien directeur du Centre national de danse contemporaine, le Bal moderne invite le grand public à s'approprier trois partitions d'environ trois minutes, spécialement élaborées pour l'occasion par des chorégraphes. Accessibles à tous, quels que soient l'âge et l'expérience, ces séquences sont transmises aux danseurs néophytes ou amateurs par leurs créateurs ou par des interprètes professionnels. Leur prêtent main forte des « amateurs avertis » parsemés dans la foule, qui les guident en reproduisant la gestuelle. Les périodes d'apprentissage des phrases chorégraphiques sont entrecoupées par des moments de mouvement libre et suivies d'une soirée dansante incorporant les mini-crétions. Animés par un DJ, les premiers Bals modernes sont un immense succès. Investissant la Belgique dès 1996, ces bals contemporains ont essaimé depuis dans plusieurs pays.

Les danseurs néophytes, amateurs ou professionnels [...] infiltraient des lieux publics (centre commercial, agora universitaire, parc, etc.) exécutant des gestes du quotidien,

En conviant le grand public à expérimenter le vocabulaire de la danse contemporaine dans une atmosphère festive, les Bals modernes et leurs nombreux émules contribuent à démocratiser un art qui semble encore hermétique ou élitiste pour beaucoup. Surtout, ils permettent de créer un espace d'interaction avec autrui. Le mouvement, le ressenti, le rythme et le plaisir y deviennent alors les vecteurs d'une connivence sensible et joyeuse.

LA PHILOSOPHIE À L'ÉPREUVE DU PARTY

Avec l'accord de son concepteur, le Bal moderne a été importé au Québec par la 2^e Porte à Gauche. Depuis son premier Bal moderne québécois en septembre 2004, la plateforme de création chorégraphique en a organisé 35 éditions dans des contextes très variés, été comme hiver, en plein air et à l'intérieur, dans plusieurs villes de la province et à Ottawa.

En 2013, à l'occasion de la Nuit blanche du festival Montréal en lumière, la 2^e Porte à Gauche a investi une partie de la Grande Bibliothèque avec un Bal moderne dédié à la philosophie. En plus de démystifier la danse contemporaine, cette édition a distillé de manière ludique, en mariant verbe et mouvement, des notions philosophiques puisées dans des écrits de Rancière, de Foucault, de Deleuze et de Merleau-Ponty. S'appuyant sur les propositions de quatre chorégraphes, ce bal novateur questionnait avec humour et finesse l'individualisme et l'assujettissement aux normes sociales, notamment avec Emmalie Ruest au son de la chanson *Et moi, et moi, et moi*, de Jacques Dutronc. Il donnait aussi à vivre une expérience tant sensorielle que sociale grâce à la construction d'une fresque collective dans *Trait d'union* de Milan Gervais. La sensibilité, la convivialité et l'interdépendance étaient à l'œuvre dans ce bal philosophique, qui

suscitait une réflexion au sein de la danse sur l'acceptation de soi et des autres, et sur la coexistence harmonieuse et solidaire.

SPECTATEURS CHORÉGRAPHES

D'improvisateurs et d'interprètes, les «spect'acteurs» sont devenus collaborateurs à la création dans *Blind Date: un rendez-vous chorégraphique*, une soirée de danse interactive orchestrée par les membres de la 2^e Porte à Gauche à l'occasion de la Nuit blanche en 2007. Pendant quatre heures, une dizaine d'artistes livraient des propositions dans divers lieux à l'extérieur de la Cinquième Salle de la Place des Arts et à l'intérieur de celle-ci. Répartis en deux équipes, ils étaient en contact grâce à des projections vidéo et à des cellulaires qu'ils passaient au public, fortuit ou averti, lui demandant de décrire ce qu'ils ne pouvaient pas voir: «Je vais te demander de m'aider à exécuter le solo que j'ai à faire, a dit

Corps anonymes, un flash mob chorégraphié par Katya Montagnac, qui s'est déroulé au complexe Desjardins à l'occasion du parcours étudiant du FTA 2011, avec 120 étudiants du secondaire. © Katya Montagnac



construisant des figures collectives immobiles ou mouvantes,
se fondant chacun dans l'environnement ou,
au contraire, prenant des poses insolites.

par exemple Marie Béland à une spectatrice au téléphone. Peux-tu me décrire tout ce que tu vois sur la scène ? » Et la spectatrice de dépeindre les mouvements pour que Béland les reproduise dans le Hall des Pas perdus, faisant émerger une autre chorégraphie en raison de la subjectivité propre à la perception et à l'interprétation du mouvement. Une partie de ce rendez-vous à l'aveugle sera d'ailleurs reprise par des étudiants en danse de l'UQAM en décembre 2015 dans *Play Date*, une compilation de divers morceaux du répertoire de la 2^e Porte à Gauche.

Le public était également cocréateur dans *Skype me*, un O.D.N.i (Objets Dansants Non identifiés) de Katya Montaignac (2013). Mais ici, chacun était chez soi, devant son ordinateur: le spectateur regardait le danseur se mouvoir sur un écran au mur, lui faisant des suggestions en matière de gestuelle, d'interprétation, de scénographie, etc. Cet O.D.N.i

pourrait instaurer un jeu chorégraphique mettant en réseau plusieurs performeurs et spect'acteurs, suggérant des pistes intéressantes pour l'actualisation des visions et des pratiques de la danse au regard de la dématérialisation exponentielle des modes de communication, de loisir et de travail. Œuvrer pour un vivre ensemble passe-t-il par une cohabitation corporelle à l'heure du pépiement désincarné des réseaux sociaux ?

INFILTRATIONS ET FLASH MOBS CHORÉGRAPHIQUES

Les corps étaient bel et bien réunis dans *Corps anonymes*, autre O.D.N.i de Katya Montaignac, créé en 2009. Les danseurs néophytes, amateurs ou professionnels qui en étaient les protagonistes infiltraient des lieux publics (centre commercial, agora universitaire, parc, etc.) exécutant des gestes du quotidien, construisant des figures

collectives immobiles ou mouvantes, se fondant chacun dans l'environnement ou, au contraire, prenant des poses insolites. Ils étaient guidés par des instructions flexibles, préenregistrées sur un lecteur MP3 et entendues par eux seuls grâce à des casques d'écoute. La tête recouverte d'une capuche, les performeurs évoquaient une masse de personnes anonymes, qui faisaient ressortir le paysage ou l'architecture par leurs mouvements. Faisant irruption dans l'espace-temps des passants, ils suspendaient momentanément le flux de la vie. S'immisçant souvent dans des lieux de passage froids et inhospitaliers, ils les rendaient significatifs et chaleureux, faisant surgir un territoire poétique partagé au sein de l'espace public. Mais lorsque l'œuvre se déployait dans un environnement accueillant ou à caractère symbolique, elle n'en était que plus touchante et unificatrice.

Corps anonymes, un flash mob au Théâtre de Verdure du parc La Fontaine en 2013. Interprètes : Andréanne Brault, Claudia Chan Tak, Marco Chaigneau, Monica Coquoz, Clarisse Delatour, Karine Desrochers, Vincent Dray, Jeanne Dubé, Indiana Escach, Claire Jeannot, Irène Galesso, Didier Giolat, Élise Hardy, Chantal Häusler, Ilya Krouglikov, Josianne Latreille, Eduardo Ruiz Vergara, Sébastien Provencher, Anouk Thériault, Mary Williamson, et, parmi le public participant, on reconnaît Christian Saint-Pierre à l'extrême droite ! © Shantii Loïselle





Recrutés grâce à Internet, une masse de participants réalisent des actions que leur souffle une trame sonore transmise par leurs écouteurs : dans un lieu public, ils gonflent des ballons, se transforment en statues, font des révérences aux passants.



MP3 Experiment (2014), flash mob chorégraphique du collectif new-yorkais Improv Everywhere. © Arin Sang-urai

En particulier, chaque performeur des *Corps anonymes* établissait à mi-parcours un dialogue avec un passant, enlevant sa capuche pour danser avec son nouveau partenaire et lui passant ensuite les écouteurs pour que celui-ci devienne à son tour danseur. Tant cette séquence que celles où les performeurs s'adonnaient à des sculptures collectives, à des « bancs de poissons » et à d'autres structures interdépendantes renforçaient le sentiment de communion chez les participants. Émergeait alors un espace non hiérarchique, où les rôles de meneur et de mené étaient interchangeables. De telles propositions peuvent générer un état propice à la rencontre de l'autre dans sa singularité, en tant que sujet.

D'autres mises en mouvement collectives font également appel à la baladodiffusion, telle la *flash mob* annuelle qu'orchestre le collectif Improv Everywhere depuis 2004 à New York. Recrutés grâce à Internet, une masse de participants réalisent des actions que leur souffle une trame sonore transmise par leurs écouteurs : dans un lieu public, ils gonflent des ballons, se transforment en statues, font des révérences aux passants.

Introduisant de la fantaisie et de l'humour dans les lieux de passage, créant de la cohésion à travers le partage d'une expérience, ces infiltrations apportent une réflexion très pertinente sur l'anonymat, l'accélération des rythmes de vie et le manque d'attention à ce qui nous entoure qui caractérisent nos existences urbaines.

INSTALLATIONS INTERACTIVES

Au croisement de l'installation, de la performance et du mouvement, Élise Hardy recueille les traces laissées par le public dans le projet *De fil en aiguille*, réalisé en août 2015 au square Cabot à Montréal, sur l'invitation d'Execo. La chorégraphe a demandé aux passants de prendre une pose devant une toile blanche afin de tracer le contour de leurs silhouettes au crayon. Les participants ont ensuite tissé les pourtours du dessin au fil rouge, connectant les silhouettes entre elles, et ont écrit une phrase de leur choix. Pour son initiatrice, cette œuvre collective interroge la tendance au jugement en fonction des normes sociales, puisque les traces laissées par les personnes ne révèlent que leur humanité partagée. Ce projet a de lui-même pris une direction révélant une aspiration au vivre ensemble, les participants ayant inscrit le mot « paix » en 14 langues.

Pas d'aiguille ni de fil pour Emma Waltraud Howes, mais des œuvres combinant la danse, les arts visuels et le travail sonore, qui invitent les « spect'acteurs » à se mouvoir ensemble en cultivant l'empathie. De la même manière, le chorégraphe-interprète Peter Trosztmer, avec sa performance *#boxtape*, a convié en octobre 2015 le public à créer une immense sculpture évolutive de ruban adhésif dans l'usine de papier de Griffintown.

Toutes ces danses partagées redonnent un sens collectif à l'espace public, en particulier en ville, faisant émerger une poésie urbaine et réinventant le quotidien. Ces initiatives témoignent de l'essor d'une danse « relationnelle », reflétant le désir d'un autre être ensemble. ●

Vivant à Montréal, Nayla Naoufal y travaille comme journaliste en danse, notamment pour *Le Devoir*, et comme chercheuse.